

# LIONEL SALAÜN

La terre des Wilson



LIANA LEVI

Lionel Salaün

# La Terre des Wilson



Liana Levi

Les tornades, par ici, ce n'est pas ce qu'il manquait. La veille, l'une d'elles s'était faufilée entre les basses collines, avait glissé, presque silencieuse, sur la prairie avant de s'éloigner vers le comté voisin d'Edward et de disparaître à l'horizon. Une petite tornade, inoffensive. Du genre à vous chiper une partie de la cheminée et à vous la poser, taquine, dans le jardin. Une tornade d'avril, comme les appelait Annie Mae.

Celle d'hier, passant près de la maison, s'était contentée de soulever quelques cailloux, d'effrayer les poules, d'ébouriffer les jeunes maïs du potager et de faucher, avant de partir, le buisson fleuri collé à la clôture, tout près de là. Trois fois rien, une quinzaine de fleurs, des sauvages, dont un plant porté par le vent avait pris racine dans cette sorte de terreau, moitié sable, moitié poussière, où rien ne poussait bien d'ordinaire et que la sécheresse des cinq dernières années n'avait pas rendu meilleur.

Sûrement, d'ailleurs, que sans l'aide de Maggie qui, tous les trois jours, vidait à leurs pieds un fond de boîte de conserve rouillée faisant office d'arrosoir, les belles gaillardes, avec leur œil noir cerclé d'un éclatant soleil rouge et jaune, n'auraient jamais déployé leur parure. Ces couleurs, les seules un peu vives que l'on voyait autour de la ferme et aussi loin que portât le regard, méritaient bien

les égards d'une petite fille, quand bien même il lui fallait subtiliser un verre ou deux de la précieuse eau destinée aux légumes. Tout comme elle savait commettre ainsi un écart, Maggie n'ignorait pas que, à choisir, il était préférable que la tornade épargne les maïs au détriment de ces quelques fleurs sans valeur.

N'empêche qu'accroupie près d'elles, pieds nus sur la terre sèche, tentant de redresser les longues tiges pliées au bout desquelles pendaient, à demi fanées, les belles corolles qui faisaient toute sa joie, elle regrettait presque que ce ne fut pas l'inverse. Et quand, l'ayant adossée au maigre feuillage, il lui semblait être parvenue à redonner sa prestance à l'une ou l'autre, Maggie, un court instant, le temps de voir la fleur basculer à nouveau, obstinément morte, croyait au miracle.

À neuf ans, dans ce bout d'Oklahoma soumis à longueur d'année aux mille calamités que la nature enfante, des miracles, Maggie n'en avait jamais vu pointer l'ombre d'un. Ce qui ne l'empêchait pas d'y croire. Au contraire.

Comment résister, sinon, à ces foutues vagues de froid déferlant l'hiver comme les Cavaliers de l'Apocalypse du fin fond du pôle Nord, pour faucher ras ce que l'automne a laissé debout, vous cisailer la peau et changer vos larmes en perles de verre? Endurer sans broncher, après dix mois sans une goutte d'eau, les pluies torrentielles qui vous dégringolent dessus sans crier gare et transforment, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le moindre ruisseau en un torrent capable de noyer tout, hommes, terres et mules? Accepter comme une fatalité le flux de tornades, plus de cinquante certaines années, jamais moins de quarante les autres, qui vous soufflent la moitié d'un comté comme une flamme de bougie, réduisent vos

maisons en un tas d'allumettes et vous tondent les arbres à hauteur de l'herbe à bisons?

Oui, les miracles, ici, il fallait bien y croire et, d'une certaine manière, survivre à tout cela, ajouter une saison de plus dans l'escarcelle de son temps, ne relevait peut-être pas simplement du hasard.

Pour l'heure, Maggie, après une vague tristesse, comme à chaque fois que s'évanouissaient ses plus petits rêves, se résignait au trépas des gaillardes. Seulement, avant de s'en éloigner et d'oublier ce buisson désormais sans attrait qui, privé de ses soins, ne passerait pas la semaine, l'enfant s'attarda à cueillir les fleurs défraîchies, belles encore dans leur robe aux teintes passées.

De ce joli bouquet serré contre sa poitrine, noir, jaune et rouge sur le fond blanc sale de sa robe taillée dans une épaisse pièce de toile, Maggie entendait n'en garder qu'une, la dernière. Les autres, toutes, étaient destinées à sa mère, Annie Mae qui, peut-être, les ferait sécher, tête en bas, pendues au crochet du calendrier. La tige résista un instant sous ses doigts et, tandis qu'elle la faisait tourner, la pliait, la repliait, sans agacement jamais, juste opiniâtre, son attention fut attirée, au loin, au milieu de la prairie d'herbes rases, de yuccas et de buissons épineux, par un curieux panache de poussière.

Trop loin pour identifier l'origine du phénomène, Maggie comprit toutefois que le nuage, s'élevant du sol et progressant rapidement vers la ferme, n'avait rien à voir avec une tornade. Cela ressemblait, tout comme le bruit qui, très atténué encore, lui parvenait à travers la plaine, à l'effet produit par la voiture de son père sur l'unique et mauvais chemin de terre reliant la propriété au reste du monde. Sauf que celle qui approchait, si c'en était bien une, roulait dix fois plus vite que la vieille Ford

familiale, brinquebalante et à demi rouillée. Or, des voitures capables d'atteindre pareille vitesse, Maggie, et sans doute personne dans le comté, n'en avait jamais vu.

La dernière tige ayant enfin cédé, la fillette s'élança vers la maison et, avant même d'entrer, se mit à appeler sa mère.

Elles ressortirent, toutes deux hésitantes, la petite, son bouquet de gaillardes à la main, collée à la hanche de la grande, blonde comme elle, mince et délicate, quand l'automobile négocia sans ralentir la dernière courbe menant à la ferme. Et c'est dans l'ombre du porche, en retrait de la flaque de lumière blanche qui léchait le bout des bottines éculées de l'une, les petits orteils nus de l'autre, qu'elles la regardèrent stopper dans la cour, à quinze pas de là.

Un instant après qu'il eut coupé les gaz, elles essayèrent de deviner l'identité du pilote à travers le pare-brise qui ne leur renvoyait qu'un morceau de ciel bleu et, tandis qu'il tardait à paraître, que la poussière alentour retombait doucement, l'une et l'autre se trouvèrent partagées entre la curiosité de découvrir celui qui allait s'en extraire et la stupéfaction dans laquelle les plongeait ce modèle de voiture. Ces deux-là, qui ne connaissaient en tout et pour tout de l'industrie automobile que la Ford modèle T de 1919, rustique et haut perchée, considéraient un peu béatement celle-ci, basse, racée, d'un jaune éclatant, tout comme les jantes et la roue de secours fixée à la portière, le toit bâché d'une capote fauve et les pare-chocs chromés.

Mais lorsque la portière s'ouvrit enfin et que dans le même mouvement le conducteur quitta le volant, tout l'intérêt de la mère et de la fille se portèrent sur lui. Des hommes comme celui-là, elles n'en avaient jamais vu non plus. Grand, bien bâti, le type qui les observait, appuyé à sa portière, silencieux, la lèvre ornée d'une fine moustache

et le haut du visage ombragé par le rebord d'un superbe chapeau blanc, vêtu d'un costume de lin crème et chaussé de bottillons jaunes, déparait tant dans le décor que Maggie, subjuguée, doutait presque de sa réalité et que Annie Mae, incapable de justifier la présence d'un tel personnage dans la cour de sa ferme, se prit, peu à peu, à la redouter.

« Bonjour ! fit-il enfin, soulevant son chapeau, d'une voix enjuguée.

– Bonjour », répliqua Annie Mae, prudente.

Avec une moue qui pouvait tout aussi bien être un sourire qu'une grimace, l'homme la considéra un court instant, puis l'enfant, avant d'inspecter les abords de la maison, à gauche, à droite, et la ferme elle-même. Elle tenait de la mesure avec ses planches disjointes, son angle avachi de vingt bons centimètres où les rondins soutenant le porche avaient pourri, et son toit comme gondolé sur des poutres fatiguées.

« Un certain Samuel Wilson a vécu là, dans le temps, dit-il en revenant sur la jeune femme.

– Ça se pourrait. Et après ? » rétorqua Annie Mae, sur la défensive.

Le gars se mit à rire.

« Après ? Eh bien, s'il vivait encore ici, j'aurais aimé le voir.

– Pour quoi faire ?

– Parce que je suis son fils. »

Il lança cela sans trébucher, aussi naturellement que s'il avait annoncé qu'il faisait grand jour et que le soleil était brûlant. Mais s'il ne pouvait voir, dans l'ombre épaisse, les doigts de la jeune femme se crispent sur le coton de sa longue jupe grise, l'émotion contenue dans la voix d'Annie Mae ne lui échappa pas.

« Dickie ? »

Troublé, l'homme s'écarta de son auto et, les mains sur les hanches, effectua quelques pas vers la maison.

À bonne distance encore du bas des marches, il fit halte et tendit le cou pour mieux distinguer, dans le fouillis de mèches d'un blond de paille, les traits de son interlocutrice.

« Se pourrait-il que... »

Ce qu'il parvenait à voir, luttant avec l'accablante clarté dans laquelle il baignait et qui plongeait le visage sous le porche dans une ombre plus dense, peinait à s'accorder avec le souvenir qu'il gardait de la seule personne qui l'eut jamais nommé de la sorte. La voix, une voix de femme, ferme, presque rude, empesée de quinze années d'épreuves dont la moindre était de survivre dans un coin pareil, ne lui était d'aucune aide. Pas plus que la taille fine et élancée ni la lourde poitrine gonflant le vieux corsage terne.

Peu à peu, il tentait de faire coïncider les traits durcis, le pli d'amertume de la bouche, les rides gravées au coin des paupières de la femme qui se tenait en haut des marches avec le visage tendre, lisse et doré, de la jeune fille perpétuellement gaie et virevoltante qu'elle était au moment de son départ. Au bout du compte, cela marchait. Le menton volontaire, les lèvres délicatement ourlées qu'elle plissait malicieusement, les longs cheveux fins qu'elle nouait avec des herbes tressées, tout était à sa place, juste un peu vieilli. Mais ce qui la rendait unique et qu'il pouvait contempler jadis avec un inlassable émerveillement, ce grand regard bleu pâle étincelant de mille reflets de cristal, demeurait inchangé.

« Annie Mae ? » fit-il, incrédule.

Elle-même avait du mal à faire coller l'image de ce bel homme, soigné, rasé de frais et les cheveux pommadés,



dont une épaisse mèche, tout à l'heure, lorsqu'il avait soulevé son chapeau, lui était tombée devant les yeux, avec le Dick en haillons, nu-pieds et coiffé d'un chapeau de paille à demi défait, qu'il était à douze ans. Un garçon hardi et bienveillant, avec lequel elle avait partagé son enfance, ses rêves, et qu'elle aimait plus que ses propres frères.

La dernière fois qu'elle l'avait vu, derrière la ferme de ses parents où il était venu lui dire adieu, la joue barrée d'un profond sillon de sang séché et de chairs à vif, Annie Mae avait vu dans ses yeux rougis se tordre les flammes d'une haine que rien ne semblait en mesure d'éteindre jamais.

De la marque écarlate et noire ne demeurait plus aujourd'hui qu'un étroit bourrelet de peau claire, à peine plus large qu'une griffure de chat et si estompée qu'on la devinait à peine. Quant au sentiment qui l'habitait alors, l'homme qui l'observait du bas des marches, si aimable, presque désinvolte, semblait n'en avoir jamais été la proie. Et de celui-là, la jeune femme avait peur.

« Ça alors ! Si je m'attendais... » ajouta Dick, comme en écho au long silence d'Annie Mae. « Je suppose que... » continua-t-il en désignant l'enfant qui, toujours plaquée aux jambes de sa mère, le contemplait avec étonnement.

– Elle s'appelle Maggie, c'est la fille de Samuel Wilson », coupa, glaciale, Annie Mae.

Dans l'ombre de son chapeau, Dick garda un bref instant les yeux braqués sur la fillette, avant de retrouver son souffle et son large sourire.

« Hello, petite sœur ! »

Maggie, interloquée, se détourna de lui pour chercher dans le regard de sa mère la confirmation de cet improbable lien de parenté.

« Qu'est-ce qui t'amène, Dick? » s'enquit Annie Mae, ignorant sa fille.

Le soleil, en cette fin de matinée, tapait de plus en plus fort, et à rester planté, comme ça, au milieu de la cour, Dick commençait à en subir les effets. D'un geste lent et appliqué, il épongea à l'aide d'un fin mouchoir jaune la sueur qui lui poissait le cou et la nuque puis ôta son chapeau pour s'essuyer le front et les tempes.

« Comme je suis dans le secteur, j'ai pensé au vieux, comment il allait, et tout ça », dit-il nonchalamment, en passant son mouchoir sur la bande de propreté du couvre-chef.

Puis, l'ayant remis en glissant dessous sa lourde mèche noire, il ajouta en se frottant les doigts sur le carré de soie :

« Toujours vivant, j'espère? »

– Il est parti désengorger des canaux d'irrigation. Faut pas l'attendre avant tard ce soir. »

Le ton obstinément rude de la jeune femme ne semblait pas en mesure de lui faire perdre sa mine ravie et c'est avec un hochement de tête enthousiaste que Dick lança vers le porche :

« Qu'à cela ne tienne ! Je suis au Grand Hôtel de Shelby. Je reviendrai. »

Et, sans attendre de réponse, un bras levé en guise d'adieu, il tourna les talons.

Il atteignait sa voiture quand, entendant la mère interpellé sa fille, il fit volte-face pour voir approcher Maggie, penaude et fascinée, l'une des fleurs de son bouquet tendue vers lui.

« Pour moi? » demanda-t-il doucement.

La petite se contenta d'acquiescer d'un mouvement de menton et Dick s'empara délicatement de la gaillarde avant de la glisser à sa boutonnière.

« Merci, mignonne », souffla-t-il en lui décochant une œillade.

Conquise, Maggie était demeurée au milieu de la cour tandis qu'il la contournait par jeu avec sa belle voiture, et n'en avait plus bougé jusqu'à ce que le petit nuage de poussière qui avait suivi son départ ait disparu dans le ventre de la prairie.

Là-haut, tapie dans l'ombre épaisse du porche, Annie Mae maintenait sur l'horizon désormais vide un regard empreint d'une douloureuse tendresse.



Les oreilles baissées, le front bas, les yeux las, comme indifférente aux agissements de l'homme brusque et impatient penché sur son col qui desserrait de ses grosses mains carrées et noires les courroies de son harnais, Jessie n'aspirait qu'à plonger le museau dans l'auge garnie d'épis de maïs.

Son quotidien était rythmé par les activités de cet homme, le seul avec lequel elle ait jamais travaillé, ce Samuel Wilson dont dépendait son manger, son boire, sa vie. En près de vingt années de service, à n'importe quelle heure du jour et parfois de la nuit, la vieille mule avait appris à calquer ses besoins sur les désirs de son maître, à interpréter ses volontés à l'intonation de sa voix, à décrypter ses claquements de langue, ses cris, ses grognements, à reconnaître certains mots, toujours les mêmes, et à supporter, sans jamais comprendre pourquoi, les coups qui toujours, à un moment ou un autre, s'abattaient sur elle.

Qu'il fût épuisé ce soir, à en juger par la lassitude de ses gestes, ses épaules lourdes et ses petits yeux verts enfoncés dans sa face plissée, ne changeait rien à l'affaire.

Il suffirait de pas grand-chose, d'un simple remuement, ou qu'elle s'ébroue ou même de rien, que l'homme la heurte, comme il venait de le faire en se retournant pour déposer le harnais sur la cloison de planches, pour qu'elle endure sa colère.

« Saleté ! » grogna-t-il, les dents serrées, en lui décochant un coup de pied dans le flanc.

Jessie ne broncha pas. Elle attendit juste, les yeux las, qu'il en finisse pour plonger le museau dans l'auge à maïs.

Lui restait, elle le savait, à enrouler la longe avant de la suspendre au clou et à pousser la carriole vers le fond de la remise. Quand la lumière d'une seconde lampe tempête s'ajouta à celle posée sur le sol, Samuel, affairé, ne se retourna pas en reconnaissant le pas d'Annie Mae. Question d'habitude. Rien à redouter.

Ce qui ne l'empêcha pas de se figer, arc-bouté contre la ridelle de sa charrette, les traits crispés par une grimace d'effort, lorsqu'elle lâcha :

« Dick est revenu ! »